

MÉMOIRE VIVANTE



Bulletin de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation

N° 39

Septembre 2003

Trimestriel

2,50 €

DOSSIER RAVENSBRÜCK

Origine et développement du camp

L'idée d'ouvrir un camp de concentration à proximité du lieu-dit Ravensbrück semble antérieure à la décision d'y créer un camp de concentration « pour femmes ». En effet, les premières acquisitions de terrain par des représentants du Reich et du Parti National-Socialiste (NSDAP) remontent à 1934, alors que les dirigeants nazis n'ont pas encore vraiment pris la mesure de l'influence des femmes dans la lutte contre le régime et son idéologie.

Depuis janvier 1933, quelques mesures d'internement se produisent puisqu'une section féminine est ouverte au camp de Moringen, tenu par la SA, dès 1933. Elle sera transférée à Lichtenburg le 21 mars 1938. Mais sous la conjonction d'un alourdissement général des sanctions pénales et de l'arbitraire croissant des mesures privatives de liberté, notamment par l'instauration de la *Schutzhaft* (ou détention de protection pour les ennemis politiques du Reich) au lendemain de l'incendie du Reichstag, procédure



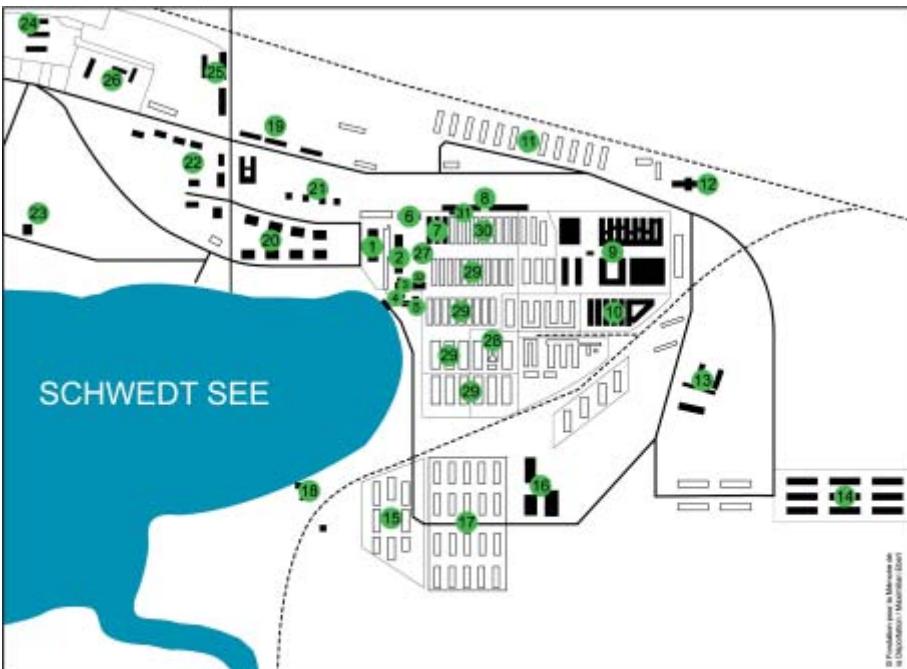
SOMMAIRE

Attention ! ce bulletin inclut un imprimé de souscription destiné à l'acquisition du Livre Mémorial des déportés, arrêtés par mesure de répression.	
Dossier Ravensbrück	1
Une exposition sur la déportation à votre disposition	15
Les livres	16

soustraite à tout contrôle judiciaire dès octobre 1933, puis de la *Sicherheitsverwahrung* (ou détention de sécurité pour les criminels de droit commun), également hors contrôle judiciaire à partir de novembre 1933, l'internement des femmes dans des camps de concentration, à des fins de rééducation ou d'élimination, entre dans l'ordre des choses.

Puisque des femmes comme des hommes se refusent à adhérer au national-socialisme, à renier leur foi, à éléver leurs enfants selon les théories nazies, elles entrent, du moins jusqu'à la guerre, dans la catégorie des êtres à « éduquer ». Ultérieurement, la population s'internationalisant, les ennemis du Reich et les sous-êtres qui la composent deviennent tout juste bonnes à être exploitées puis éliminées.

Parallèlement, la prise en main de l'éducation des jeunes Allemandes par les BDM (*Bund Deutsche Mädschen*, équivalent pour les jeunes filles des *Hitlerjugend* pour les garçons) prépare les cadres nécessaires :



Plan du camp de Ravensbrück

surveillantes (*Aufseherinnen*), sous-officiers ou médecins SS femmes. L'élite féminine allemande doit en effet être digne de donner des compagnes à la future élite SS voulue par Himmler, et son éducation s'inspire des principes de formation de la SS.

Jamais, toutefois, les responsables SS ne placeront de femmes à la tête d'un camp et la direction de Ravensbrück, de ses *Kommandos*, et du camp de femmes d'Auschwitz restera toujours aux mains de SS-hommes.

Les camps et *Kommandos* de femmes sont donc administrés selon les mêmes principes, régis par les mêmes règles, soumis à la même discipline que les camps d'hommes et, à partir de 1942, exploités dans les mêmes conditions, avec la même brutalité, parfois pire, au profit de l'économie de guerre du Reich.

En 1938, la SS trouvant quelques avantages au site de Ravensbrück, situé dans la vallée de la Havel non loin de la ville de Fürstenberg, y acquiert aussi des terrains. Ils y pressentent une source de profit importante. Par ailleurs, la région du Mecklembourg présente un intérêt touristique non négligeable ; le site lui-même, tout en sable et marais, est insalubre, isolé et à l'abri des regards indiscrets ; les liaisons ferrées et routières vers Berlin, 80 km plus au sud, ou Oranienburg-Sachsenhausen, PC des camps de concentration, sont faciles et rapides ; enfin, par le biais du réseau des lacs et des

canaux, une bonne desserte fluviale permet l'acheminement de matériaux lourds nécessaires à la construction et à l'industrie.

À la veille de l'entrée en guerre de l'Allemagne, le camp de concentration de Ravensbrück est prêt à jouer son rôle de camp de déportées. Au fil du temps, il devient le centre d'un important complexe où quelque 132 000 femmes de plus de 40 nations vont connaître l'enfer.

La construction est entreprise par un *Kommando* de 500 détenus hommes, envoyé spécialement de Sachsenhausen, en novembre 1938.

En quelques mois de travail harassant, de janvier à mai 1939, ce *Kommando* réalise le mur d'enceinte haut de 4 m, surmonté de fils de fer barbelés électrifiés et de tours de guet, puis les seize premières baraques, dont 2 abritent le *Revier*, les 14 autres étant destinées à l'hébergement des détenues.

Ultérieurement le camp s'agrandit à trois reprises, avec cette fois le concours de la main d'œuvre féminine, d'abord pour construire de nouveaux *Blocks* d'habitation – leur nombre passant à 32 puis à 35 en 1945 pour une capacité globale de 20 000 détenues –, puis pour créer des entrepôts, des bureaux et surtout des ateliers qui s'étendent bien au-delà du mur d'enceinte, notamment en 1941 l'**Industriehof** avec ses ateliers textiles appartenant à la SS : *Gesellschaft für Textil- und Lederverwertung GmbH (Texled)* (entreprise de traitement des textiles et du cuir, SARL), et en août 1942 les bâtiments de l'usine de composants électriques **Siemens & Halske** avec son camp annexe de détention, ouvert en décembre 1944.

En avril 1941 entre en service un **camp satellite d'hommes** ou *kleines Männerlager* (cf. plan, rep. 10), qui enregistre, jusqu'en avril 1945, 20 000 détenus, dont la presque totalité est exterminée.

Un autre camp satellite, le **Jugendlager** est construit à environ 1,5 km du camp principal (cf. plan, rep. 14). Il s'agit d'un camp de redressement pour jeunes délinquantes allemandes entré en fonction en 1942. Désigné à partir de l'hiver 1944-45 sous le nom d'**Uckermark**, il sert de camouflage à des mises à mort collectives de détenues, ou d'étape vers la chambre à gaz du camp.

La porte du camp principal donne directement accès à la *Lagerplatz* (place principale du camp), prolongée par une vaste allée qui sert de lieu de rassemblement

pour les appels. Autour de la place sont réunis les bâtiments essentiels du camp : *Kommandantur*, bâtiments des douches et cuisines, bureau des surveillantes-chefs, le *Bunker* avec ses cachots, et, dominant le mur, bien visible, la cheminée du four crématoire, à proximité immédiate duquel est construite, au début de 1945, la chambre à gaz (cf. plan, rep. 5).

À l'été 1944, le commandant du camp fait dresser, sur une zone où aucune construction durable n'avait été finalement possible en raison de l'humidité du sol, une vaste tente de 50 m sur 10 m, où des milliers de femmes sont entassées pendant l'hiver 1944-1945.

Autour du camp et à proximité du lac (le Schwedtsee), se répartissent les villas et lotissements des cadres SS, ceux des *Aufseherinnen*, des logements affectés aux travailleurs civils, les casernements de troupe des SS (cf. plan, rep. 20 à 23). L'ensemble est desservi par un important réseau de voirie et contraste avec l'aspect triste et grisâtre du camp de détention lui-même, renforcé par la couleur terne de ses allées en mâchefer et, de nuit, par l'éclairage blafard des projecteurs qui frappe tant les nouvelles arrivantes des convois de nuit.



Camp principal. Vue générale des baraqués.

Population et évolution

L'histoire de Ravensbrück commence le 15 mai 1939 avec le transfert et l'installation à Ravensbrück d'un millier de détenues¹ et de leurs surveillantes, venant de la prison de Lichtenburg, près de Torgau dans le Hanovre, devenue l'unique centrale de détention féminine, après la fermeture de la section féminine de Moringen.

Des listes fragmentaires d'entrées au camp, sauvegardées par une détenue polonaise lors de la libération et portant sur la période de mai 1939 à janvier 1945,

permettent de situer le nombre annuel des arrivées comme suit :

- 1939 : 1 168
- 1940 : 2 754
- 1941 : env. 3 600
- 1942 : env. 7 000
- 1943 : env. 10 000
- 1944 : 70 579
- 1945 : env. 35 000

Les arrivantes sont réparties en catégories groupant des nationalités diverses : témoins de Jéhovah, associées, droit commun, politiques.

En 1939, les détenues allemandes et autrichiennes sont les plus nombreuses. Quelques femmes tchèques venues des territoires des Sudètes arrivent aussi parmi les premières et sont probablement à l'origine de la slavisation des termes allemands qui désignent la hiérarchie des internées : *Blokova* pour *Blockälteste* (doyenne de *Block*), *Stubova* pour *Stubenälteste* (chef de chambre).

Dès l'automne 1940, les Polonaises déjà nombreuses jouent un rôle important, mais l'internationalisation s'accélère vraiment à partir de 1942.

Une courte période de régression des effectifs se produit de février à avril 1942 qui s'explique par l'envoi de transports d'extermination à la chambre à gaz de l'« établissement de soins et de convalescence » de Bernburg, en réalité institut d'euthanasie, dans le cadre de l'opération 14 f 13 (élimination des vies inutiles), et d'un transport de 1 000 femmes, envoyé vers Auschwitz le 26 mars 1942, qui seront d'ailleurs les premières occupantes du camp de femmes de Birkenau.

L'augmentation constante que l'on observe dans la seconde moitié de l'année 1942 s'explique par un afflux de main d'œuvre étrangère d'origine russe, ukrainienne, polonaise, française, venue en Allemagne sur la foi de promesses trompeuses ou envoyée de force pour subvenir au besoin de main d'œuvre qui devient une priorité stratégique, pour soutenir l'effort de guerre.

En 1943, c'est la volonté du commandement SS de disposer d'une main d'œuvre de remplacement toujours plus abondante et fraîche, qui entraîne la déportation de nombreuses femmes d'Europe, victimes de la répression implacable qui s'abat sur tous les pays occupés.

En 1944, la croissance plus considérable encore de la population concentrationnaire de Ravensbrück, passant de 21 891 détenues recensées dans la première moitié de l'année, à plus de 48 600 dans la seconde moitié, s'explique par l'arrivée d'une partie importante de la population féminine de Varsovie, déportée après l'écrasement de l'insurrection, et celle des grands transports de Juives de Hongrie. Les transports pour le travail deviennent plus rares et difficiles à cause des bombardements.

Enfin à partir de janvier 1945, l'arrivée de convois en provenance des camps de Majdanek, de Vught et d'Auschwitz évacués sous la pression des armées alliées, provoque un engorgement et un chaos catastrophiques.

1. 867 presque toutes allemandes (sauf 7 autrichiennes), parmi lesquelles des droit commun mais surtout des opposantes communistes et socialistes et des témoins de Jéhovah.

Au plan catégoriel, si les « témoins de Jéhovah »¹ forment au début le groupe le plus important, elles sont bientôt rattrapées et dépassées par celui des « associées », qui compte curieusement un nombre important de Tziganes avec leurs enfants et les « droit commun ». Puis affluent les déportées des pays occupés, catégorie dite des politiques (les triangles rouges) arrêtées pour leur combat contre le nazisme.

Une catégorie à part doit être mentionnée, celle des femmes NN², dont le sort doit demeurer rigoureusement secret. Elles sont regroupées dans la baraque 32 et ne peuvent pas être envoyées en *Kommando* extérieur où pourraient les croiser et les identifier des prisonniers de guerre. Elles n'ont le droit ni d'écrire, ni de recevoir le moindre courrier et le moindre colis. Certaines ont déjà passé de longues semaines en prison et ont été jugées avant d'arriver en camp de concentration, d'autres y sont envoyées directement, sans jugement, parfois après un passage au camp de dressage et de transit de Neue Bremm.

Un travail d'évaluation effectué à partir des listes d'entrée au camp retrouvées après la libération et portant sur une population de 55 549 détenues, permet une estimation crédible de la répartition entre nationalité sur les 6 années de fonctionnement du camp. Elle donne les résultats suivants³ :

- Pologne : 36 %
- Union soviétique : 21 %
- Allemagne et Autriche : 18 %
- Hongrie : 8 %
- France : 6 %
- Tchécoslovaquie : 3 %
- Benelux et Yougoslavie : 2 %.

Enfin un groupe disparate englobe une vingtaine de nationalités : Italie, Grèce, Roumanie, Turquie, Norvège, Danemark, Suède, Finlande, Espagne, Angleterre, Bulgarie, Chine, Suisse, Egypte, Argentine, Albanie, Irlande, Canada, Etats-Unis.

Cette répartition semble correspondre à la réalité et démontre le caractère universellement répressif du système nazi.

Ravensbrück n'échappe pas aux grandes évacuations des marches de la mort qui affectent la plupart des camps. Environ 15 000 détenues quittent ainsi le camp entre les 27 et 28 avril 1945 alors que deux jours plus tard les premiers éléments de l'Armée Soviétique libèrent les quelque 3 500 malades et enfants restés sur place.

Le chiffre global de 132 000 détenues passées au camp de Ravensbrück est aujourd'hui couramment

admis comme le plus vraisemblable, des écarts mineurs tenant aux modes de décompte des différentes évaluations pouvant intervenir ici et là.

Cas particulier : les Françaises

Les dernières études relatives à la déportation des Françaises permettent de situer le nombre de femmes ayant rejoint Ravensbrück, entre début 1942 pour les premières (femmes arrêtées dans le cadre de la répression des grèves du bassin minier du Nord-Pas-de-Calais) et le 4 septembre 1944 pour les dernières (déportées par le fameux train fantôme Rennes-Angers-Dijon-Belfort-Saarbrücken-Ravensbrück), entre 7 000 et 10 000.

Les séries matriculaires attribuées à ces femmes vont de 9 845 pour les entrées en 1942 à 61 300 pour les ultimes arrivées d'août et septembre 1944.

Ces femmes sont en majorité des résistantes et, pour la plupart, ont un métier ou des responsabilités dans la Résistance avant leur déportation. La solidarité et le sens de l'organisation particulièrement développés dont elles font preuve en sont plus que probablement la conséquence. Quelques individualités viennent de prisons françaises que les autorités d'occupation vident et sont des « droit commun » ou des prostituées, d'autres sont des travailleuses-volontaires tombées en disgrâce pour mauvaise volonté et envoyées en camp. Mais à 90 %, il s'agit de résistantes ou opposantes actives.

Arrivées ensemble, elles s'efforcent de rester groupées et partent autant que possible organisées dans les trois gros *Kommmandos* de Holleischen, Leipzig et Zwodau où elles parviennent à conserver un minimum d'organisation jusqu'à la libération.

Le nombre de Françaises décédées en déportation reste encore mal connu. Il semble néanmoins devoir dépasser nettement le chiffre de 1 000.

Conditions de vie, évolution

En 1939, lorsque le camp entre en service, les conditions de vie diffèrent de celles que les déportées vont connaître par la suite. La nourriture est encore suffisante, comporte parfois des soupes sucrées et, le dimanche, une sorte de goulash avec du pain blanc. Une propreté, un ordre minutieux et une discipline de fer règnent.

Chaque femme dispose d'un lit, d'une paillasse, de deux couvertures, de vêtements propres, d'un coin de table pour manger et d'une armoire pour ranger ses effets, luxe incroyable pour les déportées qui affluent à partir de 1943 !

« Les dortoirs avec leur 140 lits étaient la grande attraction. Des paillasses absolument plates, des couvertures tirées au cordeau, pliées suivant la dimension des damiers des taies, – afin qu'ils aient

1. Cf. *Les Bibelforscher et le nazisme*, Graffard Sylvie, Tristan Léo, Tirésias, 1990-1999.

2. Les NN (ou *Nacht und Nebel*) sont soumises à la procédure particulière du décret du même nom, qui les vole à disparaître sans que personne ne sache jamais quel est ou a été leur sort.

3. Sources : *Ravensbrück, das Zentrale Frauenkonzentrationslager*, Strelbel Bernhard, p. 222.

tous la même largeur – les damiers de la literie étaient comptés, un oreiller pareil à l'autre, tels des caisses en bois aux angles pointus. Sur la porte du dortoir il y avait un plan bien tracé de tous les lits avec indication des numéros des détenues, ainsi la *Blockova*¹ pouvait facilement repérer celle dont le lit était mal fait ».²

La visite des dortoirs fait alors la fierté du commandant du camp qui peut vanter les résultats de la rééducation de ses prisonnières auprès de ses hôtes. Un mélange d'odeurs de produits de nettoyage et de moisissure s'en dégage, bien différent des odeurs pestilentielles ultérieures.

Les corvées, nombreuses, se font au pas, en silence ou en chantant des chants martiaux. Le travail proprement dit ne dure encore que 8 heures, mais les appels occupent déjà 4 à 5 heures par jour.

Tous les travaux sont faits par les détenues : assécher les marais, construire les routes, poser les fenêtres et les tuyauteries, et également écrire les fiches médicales et les fiches politiques, taper la correspondance, la comptabilité, les statistiques et même faire la police du camp ou administrer les *Blocks*, fonction qui incombe aux *Blockovas* et *Stubovas*.

Le régime de punitions alors en vigueur ne changera pas sinon par son caractère toujours plus arbitraire et les raffinements de toute sorte que l'imagination fertile des *Aufseherinnen* et des SS y apportera : coups, gifles, bastonnades administrées sur un tréteau spécial, cachot (ou *Bunker*) et privation de nourriture en constituent la triste panoplie.

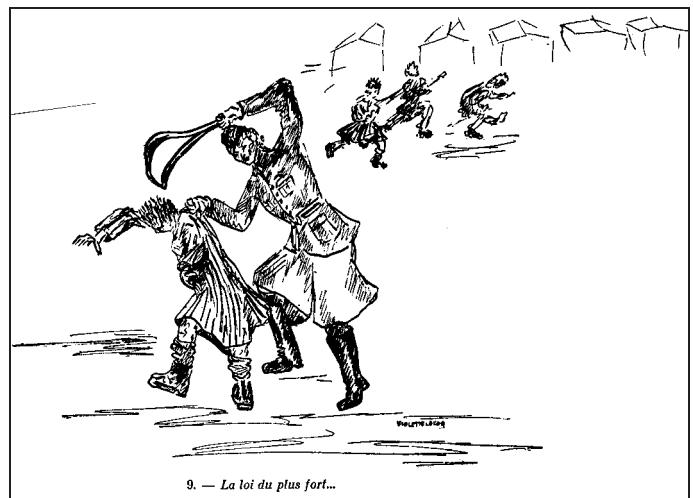


Détenues d'un Kommando extérieur en bordure du Schwedtsee.

En 1941, la SS découvre que le travail des concentrationnaires peut être source de profit et commence à se livrer à un véritable trafic d'esclaves, louant les déportées comme ouvrières agricoles, ou comme main d'œuvre dans des usines de guerre. Les

surveillants civils des entreprises calquent le plus souvent leur comportement sur celui des SS, se livrant à des brutalités analogues dont les conséquences sont sans importance puisque les victimes défaillantes (ou les mortes...) sont aussitôt remplacées. En plus des bénéfices que la SS tire du travail des détenues, les bagages sont pillés et bijoux, argent, vêtements sont soigneusement récupérés comme l'or des dentitions des mortes, les cheveux tondus à l'arrivée des transports et même les cendres du crématoire ramassées comme engrain pour les cultures potagères.

De 1942 à 1945, les conditions de vie évoluent et diffèrent d'une déportée à l'autre en fonction de la date d'arrivée ou du hasard d'une affectation en *Kommando*. La peur et l'affolement quotidien demeurent une constante.



9. — *La loi du plus fort...*

En 1942, après la diffusion de la circulaire de Pohl sur le travail des concentrationnaires, la durée du travail passe à 12 et même à 14 heures par jour.

Voici tiré de plusieurs témoignages, le récit d'un début de journée tel qu'il est vécu à partir de 1942³ : « Réveil à trois heures et demie du matin en été, quatre heures et demie en hiver, par le hurlement d'une sirène. Il faut se lever après une nuit sans repos, vite s'habiller, vite arranger sa couchette réglementairement, bien carrée et sans pli, jouer des coudes pour accéder au *Waschraum* (salle d'eau comportant une vingtaine de lavabos et de bacs ou de fontaines circulaires pour plusieurs centaines de femmes), cohue où toutes ne réussissent pas à passer. Il faut choisir entre la queue pour les lavabos, se laver sommairement sans savon ni brosse à dent, ou la queue pour les WC. En moyenne dix WC pour 1000 femmes toutes désirant y passer en même temps et avant l'appel. Ce sont de longues banquettes percée de vingt trous. Ces lieux sont de terribles lieux de contagion des maladies et de

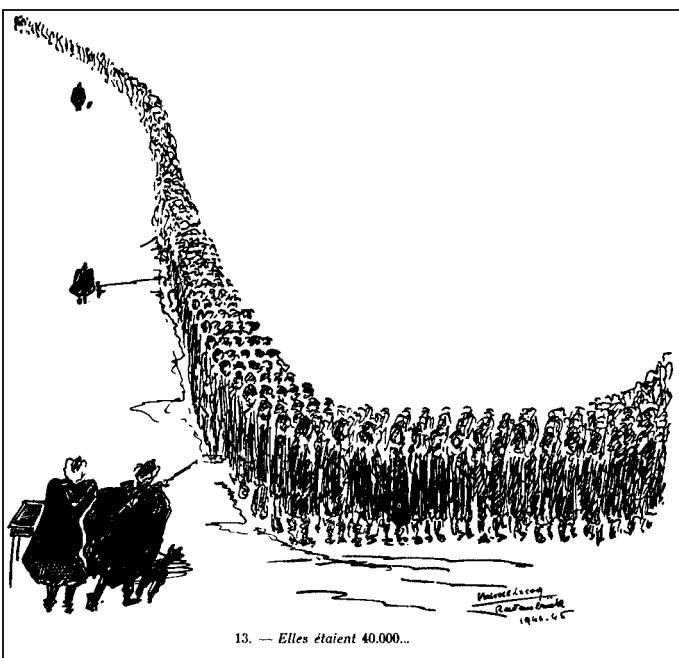
1. Argot germano-slave pour *Blockälteste*.

2. Témoignage de Grete Buber-Neumann, *De Postdam à Ravensbrück*.

3. Extraits tirés de l'ouvrage *les Françaises à Ravensbrück*, par l'amicale de Ravensbrück et l'association des déportées et internées de la Résistance, Paris, Gallimard, 1965, réédité en 1987, pp. 83, 92-94.

la vermine. (...) La bousculade continue pour la distribution du *Kaffee*: un quart de litre de décoction de glands grillés, âcre et sans sucre, même pas forcément chaude. On n'a pas le temps de tout faire et déjà à nouveau la sirène pour se rendre à l'appel.

(...) Deux heures et demie d'attente en station debout que supportent mal celles qui sortent de longs mois de cellule et souffrent des reins, des pieds et des jambes, terreur des bien-portantes, horreur des faibles, des dysentériques, des oedématueuses, instrument de torture qui n'en porte pas le nom et occasion pour la horde des chiens de garde de se déchaîner et de parader. Pendant ces appels qui ont tué tant de détenues, en priorité parmi les plus âgées, quand une femme tombe, nulle ne la relève; elle reste à terre jusqu'à la fin ou bien elle est ramassée à coups de bottes ou de bâton. Les ravages sont immenses et la masse impuissante (...) Après l'appel numérique (*Zählappell*) vient l'appel pour le travail (*Arbeitsappell*), où se forment et se comptent et se recomptent les colonnes de travail. (...)



13. — Elles étaient 40.000...

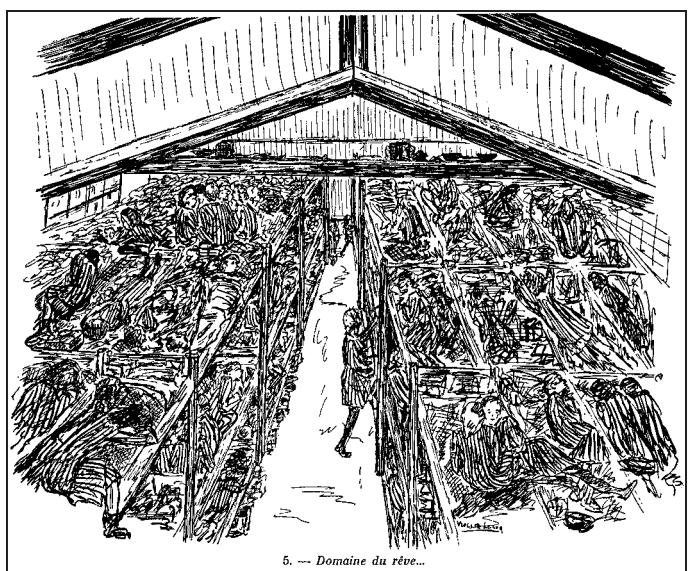
Au début de 1943 les conditions de vie se dégradent, les détenues sont 2 par paillasse de 75 cm, jusqu'à 4 le dimanche dans certains *Blocks* comportant des équipes de nuit.

En août 1944 (cf. supra), le commandant du camp fait dresser une tente pour les nouvelles arrivantes, dans laquelle plus de 3 000 femmes (Polonaises venant de Varsovie, Juives hongroises, déportées évacuées d'Auschwitz et quelques Françaises du camp de représailles de Petit-Koenigsberg) s'entassent, parfois avec des enfants, à même le sol ou sur quelques rares châlits, sans couverture ni paillasse, sans eau, sans lumière, sans WC, sans chauffage: la folie, les épidémies ne tardent pas à frapper les malheureuses

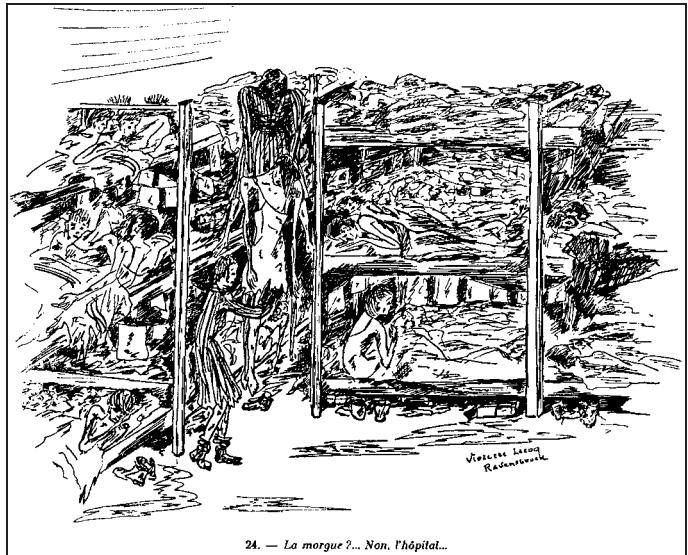
qui y sont parquées. Peu de survivantes pourront en témoigner.

Dans les derniers mois, un chaos indescriptible s'installe apportant son lot quotidien d'angoisse: plus rien ne semble logique au regard de l'organisation même du système. La saleté et la vermine deviennent incontournables. Les Blocks 10 et 11 servent de *Revier* d'appoint et offrent rapidement une vision de cauchemar, de misères et de saleté. Seules quelques privilégiées, chefs de *Block*, et les détenues de quelques *Blocks* encore corrects situés près de la Kommandantur (les 1, 2 et 3) mènent une vie à peu près normale. Le *Block* 32 réservé aux NN, d'accès difficile, échappe lui aussi à la déchéance générale.

Les détenues sont vêtues en majorité de loques marquées de croix peintes sur le dos pour qu'elles ne puissent pas servir à une évasion. Avoir une robe rayée devient un privilège et inspire de la considération, même aux surveillantes: on est « placé »; le reste, c'est le sous-prolétariat. Le linge n'est évidemment plus lavé ni désinfecté, les rations de pain diminuent, les couvertures manquent. Les *Revier* sont complètement saturés.



5. — Domaine du réve...



24. — La morgue?... Non, l'hôpital...

Les estomacs s'habituent difficilement au liquide jaunâtre dans lequel nagent quelques vagues morceaux de rutabagas. Il y a de moins en moins à manger. Les colis n'arrivent presque plus ou font l'objet de prélèvements importants.



8. — *Gastronomie...*

Mais beaucoup de choses deviennent possibles, comme échapper au travail (impensable auparavant). L'appel du soir est supprimé. Certaines informations parviennent à circuler à travers le camp : messages personnels ou informations sur l'évolution du front et la progression des Alliés, parfois tirées du propre journal du parti nazi, le *Völkischer Beobachter*, traduit et interprété. Hélas radio-bobards répand aussi des rumeurs folles qui enflent les esprits ou les plongent dans le plus profond désespoir. Les organismes terriblement affaiblis n'y résistent généralement pas et ces dépressions « tuent aussi sûrement que la faim et les mauvais traitements ».¹

Dans son étude sur Ravensbrück, Germaine Tillion², déportée, s'interroge : « Les NN sont envoyées à Mauthausen pour y être vraisemblablement éliminées, pourquoi ? Les évacuées sur Bergen-Belsen, nourrissent et femmes enceintes, qui survécurent au terrible voyage, y connurent des conditions similaires à Uckermark³. Pourquoi dès lors Bergen-Belsen ? Les incohérences et les incertitudes peuplent l'histoire des camps (...) »

Avec les privations, le manque d'hygiène et de place, la mortalité croît considérablement et passe de

24 % à 60 % de la population globale du camp en 1945 (déposition du médecin-chef de Ravensbrück, docteur Treite).

Le four crématoire activé le 29 avril 1943 ne suffit plus. Une morgue est construite en août 1944, et un deuxième four crématoire sera achevé pendant l'hiver 1944-1945. Il sera détérioré par une surchauffe provoquée par le surnombre de cadavres traités.

Kommmandos

Ravensbrück a été une entreprise prospère, assurant de gros bénéfices à l'économie du Reich. Le travail doit servir directement ou indirectement à l'économie de guerre allemande, comme pour la plupart des camps principaux et secondaires installés auprès d'une carrière, d'une usine d'armement, d'un terrain d'aviation, d'une mine, d'une gare, d'un fleuve apportant la marchandise, etc.

À mesure que ses effectifs augmentent, le camp de Ravensbrück essaime et fonctionne comme un dépôt humain. Le camp ne fournit pas seulement les entreprises implantées à proximité, mais expédie des esclaves sur commande dans toute l'Allemagne.

Les détenues sont réparties entre deux activités : le travail productif proprement dit, dans les usines, et les tâches d'entretien et de fonctionnement du camp lui-même.

À Torgau, la chaîne est faite d'une série de cuves remplies d'acide où sont plongées et décapées les douilles d'obus usagées.

Au camp principal, le travail se fait dans des ateliers ou sur des chantiers occasionnels.

Les installations les plus importantes sont une usine **Siemens** fabriquant de l'appareillage électrique, et une entreprise de récupération de vêtements militaires, **l'Industriehof**. Mais les détenues sont envoyées aussi assécher les marais, nettoyer le camp. Les « marchands de vaches » arrivent après l'appel et prennent ici 20 femmes pour la forêt, 25 pour des travaux de terrassement, 50 pour les corvées aux cuisines, etc. Hormis quelques médecins et infirmières ou déclarées telles, il n'y a aucun rapport entre les aptitudes, les forces et la besogne imposée. Dans certains cas il est cependant instauré un apprentissage : 6 semaines dans certains ateliers de Zwodau, 15 jours de cours théoriques à Markleeberg, mais à l'issue desquelles les détenues, faute de zèle, sont envoyées avec les autres creuser la terre...

Dans le cas de chantiers en plein air, c'est le climat qui après les gardiens et surveillantes devient l'ennemi : « Souffrances aiguës, froid intense, neige et boue où l'on patauge, rafales de vent glacé, pluies qui mouillaient les vêtements pour plusieurs jours, et en été brûlantes et insupportables chaleurs. Une autre caractéristique de ces travaux en plein air résidait dans

1. *Les Françaises à Ravensbrück*, op. cit., p. 246.

2. *Ravensbrück*, Tillion, Germaine, Seuil, coll. l'Histoire immédiate, Paris, 1973.

3. Le camp d'Uckermark, déjà évoqué, servait à éliminer les détenues jugées non rentables. Il a servi dans les dernières semaines de lieu de transit vers la chambre à gaz.

le poids des charges à manipuler, sans proportions avec nos faibles forces. Ainsi le *Kommando* des marais dut-il récupérer de la terre cultivable sur les bords marécageux du lac afin de créer les jardins du lac où ont été jetées les cendres des corps passés au crématoire.

Mais le plus épuisant sans doute était le rouleau compresseur en ciment d'un mètre cinquante de diamètre, qui pesait huit à neuf cents kilos et auquel étaient attelées huit à neuf esclaves qui devaient ainsi tasser le mâchefer des routes du camp ».¹

Outre ces ateliers et chantiers plus ou moins permanents, le bureau du travail (*Arbeitseinsatz*) fournit également de la main d'œuvre pour des tâches extérieures occasionnelles. La principale consiste à décharger des wagons de marchandises issues des rapines nazies en pays occupés : ferraille, planches, meubles, etc. « C'est dans ces *Kommmandos* de "wagonneuses" que s'organisent à grands risques des détournements d'objets très divers : vêtements, biscuits, savon, parfois médicaments pour des camarades dont la vie en dépend ».²

Comparativement, d'autres emplois paraissent moins pénibles : atelier de couture, couseuses de boutons. Mais s'y trouvent en général regroupées des femmes âgées épuisées, que les surveillantes ou les SS n'hésitent pas à rosser si le rendement exigé n'est pas atteint. Quand une détenue n'est affectée à aucun travail stable, elle est *verfügbar*, c'est à dire disponible, et corvéable à merci. Les chefs de bureau d'embauche y puisent de quoi compléter leur colonne de travail.

À l'exception des NN, toute déportée peut être appelée pour un départ, dont la destination reste naturellement inconnue. Les derniers temps, il devient possible de deviner, d'après l'âge et l'aspect des détenues, le genre de transport dont il s'agit. Certaines croient partir pour un lieu de convalescence et aboutissent au *Jugendlager*, quant au *Kommando* Mittwerda c'est un *Kommando* fictif, dont la vraie destination est la mort : il s'agit des femmes envoyées à la chambre à gaz.

Certaines détenues quittent le camp avec soulagement pensant que rien ne peut être pire. Mais aussi la hantise les tenaille de se trouver perdues au milieu d'un groupe d'une autre nationalité et de perdre ainsi amitié et réconfort moral, pour elles aussi nécessaires que le pain.

Certains *Kommmandos* ont une réputation sinistre tant les chances de survie y sont réduites : ainsi **Beendorf** (fabrique de pièces pour moteur d'avion installée dans une ancienne mine de sel à 600 m sous terre près d'Helenstedt et connu sous le nom de **Bartensleben**) ; **Schlieben** à la frontière polonaise (poudrerie où sont

employées surtout des Tziganes) ; **Rechlin**, *Kommando* où a été atteint un des sommets de l'horreur, **Petit-Koenigsberg**, situé en bordure d'un terrain d'aviation, et destiné à l'aménagement ou à la réparation des pistes.

D'autres sont moins exterminateurs comme **Barth** près de la Baltique, **Neubrandenburg** (dans le Nord), **Holleischen** (Sudètes, poudrerie Skoda), **Torgau**, **Altenburg** et **Abteroda** (en Thuringe, entreprises BMW), **Zwodau** (annexe des usines Siemens-Halske), **Belzig**, **Leipzig** (fabrique d'obus de DCA), **Magdeburg**, **Polte**, **Schlieben** et **Wolfen** en Saxe et une vingtaine d'autres où le camp central envoie ses esclaves. Si le *Kommando* est trop éloigné du camp central, il est alors administrativement rattaché à un autre camp : Beendorf à Neuengamme par exemple ou Auer (fabrique de masques à gaz) à Sachsenhausen.³

Au total, le camp de Ravensbrück alimente en main d'œuvre féminine plus d'une cinquantaine de *Kommmandos* extérieurs ou de camps annexes.

Organisation et spécificité de la hiérarchie

Comme tous les camps, celui de Ravensbrück comporte plusieurs subdivisions : la *Kommandantur*, sous l'autorité de l'*Adjudant*, chef d'état-major du commandant du camp, la *Politische Abteilung* ou section locale de la Gestapo, le *Schutzhaftrager* ou camp de détention proprement dit, la *Verwaltung* (administration générale), *l'Arbeitseinsatz* (bureau de la main d'œuvre), le *Lagerarzt* (service médical).

Les SS hommes y assurent la surveillance générale, mais à l'intérieur du camp de détention la surveillance est assurée par des gardiennes femmes, les *Aufseherinnen*. Elles ne sont pas membres de la SS, mais considérées comme leurs auxiliaires, et soumises à ce titre à la même discipline et possibles des mêmes jurisdictions spéciales. Les *Aufseherinnen* sont sous l'autorité d'une surveillante-chef (*erste Oberaufseherin*), elle-même subordonnée au *SS-Schutzhaftragerführer*⁴ qu'elle « assiste dans toutes les affaires relatives aux femmes, et supplée dans les questions de service de sa compétence ». Dans l'hypothèse de conflits de compétence entre le *Schutzhaftragerführer* et la surveil-

3. Il n'est pas possible de citer tous les *Kommmandos* extérieurs dans ce dossier : toutefois il est précisé que ceux de Altenburg, Leipzig, Magdeburg, Polte, Schlieben et Wolfen étaient rattachés au camp de Buchenwald, ceux de Garslitz, Holleischen, Neurohlau, Zwodau et Helmbrechts au camp de Flossenbürg. D'autres étaient également rattachés aux camps de Dachau, Mauthausen et Sachsenhausen.

4. Responsable de l'ordre et de la bonne marche du camp de détention, que les détenues voient plus souvent. Parmi ceux qui occupèrent cette fonction il convient de citer Edmund Bräuning, qui passait pour l'amant de l'*Oberaufseherin* Dorothea Binz, et le *SS Obersturmführer* Schwarzhuber, arrivé d'Auschwitz au cours du dernier hiver et expert en massacres collectifs.

1. *Les Françaises à Ravensbrück*, op. cit., p. 126.

2. *Les Françaises à Ravensbrück*, op. cit., p. 127.

lante-chef, le règlement précise simplement que « le travail commun doit s'effectuer dans l'entente ». Malgré ces précautions de style, un différend important surgira entre l'une des surveillantes-chef du camp, Johanna Langefeld, et ses supérieurs masculins. Malgré les recours introduits par l'intéressée auprès de Himmler et de Pohl, elle sera désavouée, arrêtée et exclue du camp en mars 1943.

Peu de documents renseignent sur l'évolution des effectifs des surveillantes à Ravensbrück. Sur un projet de budget concernant les unités de *Waffen-SS* et les camps de concentration, retrouvé après la guerre, il est indiqué pour l'année budgétaire 1939 que les postes budgétaires ouverts à Ravensbrück se montent à 2 surveillantes-chefs (*Oberaufseherinnen*) et 83 surveillantes (*Aufseherinnen*). Par la suite les seules données précises disponibles proviennent d'un rapport du *SS-Wirtschaftsverwaltungshauptamt* (WVHA, Office central de gestion économique de la SS) daté du 15 janvier 1945 qui fait état de 1 008 hommes et 546 femmes affectés au service de garde SS du camp de Ravensbrück et de ses annexes. Enfin, selon les déclarations du commandant Fritz Suhren à son procès, environ 3 500 *SS-Aufseherinnen* et 950 hommes servent à Ravensbrück et dans ses *Kommandos* extérieurs entre l'automne 1942 et le printemps 1945.

L'augmentation des effectifs de gardes à partir de 1942 tient d'une part à l'accroissement du nombre de détenues, d'autre part à l'ouverture, début 1942, d'un centre de formation et d'entraînement des futures *Aufseherinnen* destinées ensuite aux autres camps comme Auschwitz et aux nombreux *Kommandos* de femmes du Reich. Quelques-unes occuperont des postes importants, comme Marie Mandel, *Lagerführerin* du camp de femmes de Birkenau, condamnée à mort et exécutée à Cracovie le 22 décembre 1947 et Irma Grese, qui, après avoir été *Rapportführerin* à Birkenau, « s'emploiera » à Bergen-Belsen après l'évacuation d'Auschwitz. Elle sera également condamnée à mort au procès de Belsen.

Signalons aussi Dorothea Binz, seconde *Oberaufseherin* à Ravensbrück, dont chaque apparition provoque un vent de terreur et qui a la manie de passer en revue les détenues, à la recherche d'une proie, généralement la plus faible, et de la rouer de coups quand elle l'a trouvée.

Chez les hommes, le premier responsable du camp de Ravensbrück est le *SS-Standartenführer*¹ **Günther Tamaschke**², responsable du camp de Lichtenburg, nommé « pour la construction du camp de Ravensbrück » en décembre 1938. Son adjoint le *SS-Hauptssturmführer*³ **Max Koegel**⁴ lui succède officiellement le

1^{er} janvier 1940. Lorsqu'à son tour il est nommé à Lublin-Majdanek en août 1942, c'est le *SS-Hauptssturmführer* **Fritz Suhren**⁵, précédemment *Schutzhaftlagerführer* (responsable du camp de détention) de Sachsenhausen, qui lui succède le 20 août 1942 et reste en poste jusqu'à l'écroulement du Reich, en avril 1945.

Le commandant du camp exerce le pouvoir disciplinaire. C'est lui qui inflige les peines de prison et décide des châtiments corporels comme la bastonnade, à l'application de laquelle il assiste en compagnie du médecin du camp. Le rôle de ce dernier se limitant à prendre le pouls des punies et à indiquer au « bourreau » le moment où le châtiment peut reprendre, si la détenue a perdu connaissance.

Comme partout la SS confie les tâches secondaires susceptibles de la mettre en relation directe avec des détenues, à une hiérarchie parallèle sélectionnée prioritairement parmi les détenues de droit commun allemandes, criminelles et encore ivres du mythe de la supériorité germanique.

Tant que le chaos et la débâcle ne viennent pas tout bousculer, cet ordre nazi reste implacable. Par la suite, les détenues entretiennent la pagaille provoquée par l'afflux des repliées des camps de l'Est et le remplacement fréquent des SS par des soldats de la Wehrmacht, pour gagner quelques précieux espaces de liberté, si maigres soient-ils.

Crimes – assassinats – morts

Le *Strafblock* (block disciplinaire) est séparé des autres par une palissade. L'envoi au *Strafblock* est la punition la plus redoutée des détenues. Tout y est porté au paroxysme. Les conditions matérielles conduisent au désespoir les détenues qui, de plus, s'y trouvent exposées à tous les vices : voleuses, bagarreuses, mœurs spéciales s'y côtoient sans contrainte ni retenue. Le travail est harassant et les coups pleuvent en quasi permanence sans qu'il soit possible d'y échapper, ni de s'en protéger. C'est au *Strafblock* qu'est désignée l'équipe de la *Scheisskolonne*, dont la tâche est de ramasser les excréments, de les tasser au pied, d'en faire des boulettes en mélangeant avec de la cendre du crématoire, pour servir d'engrais.

La mortalité officielle du camp est diminuée par l'usage des « transports noirs » : de temps en temps les folles (ou déclarées telles), les infirmes et les malades disparaissent. Avec le régime d'un camp de concentration en effet, le déchet est considérable et en dépit de la terreur et des coups, le rendement au travail

1. Équivalent SS du grade de colonel.

2. Günther Tamaschke est mort libre le 14 octobre 1959.

3. Équivalent SS du grade de capitaine.

4. Max Koegel, prisonnier des Américains, s'est pendu dans sa cellule le 26 juin 1946.

5. Arrêté avec ses complices et emprisonné dans l'attente du procès de Hamburg, sous juridiction britannique, Fritz Suhren parvient à s'évader. Mais repris, il est finalement jugé au procès de Rastadt, par le tribunal militaire français en 1949.

diminué. Il y a des femmes malades, trop âgées, infirmes.

Pour maintenir le niveau de leurs bénéfices, les SS décident de supprimer les bouches inutiles dès la fin de 1941.

« Dans une exploitation industrielle fondée sur la rationalisation monstrueuse de l'esclavage (obtenir par les coups et la terreur le rendement maximum au prix d'un entretien minimum), il est évident que l'usure humaine est terrible et qu'elle atteint assez vite un degré où coups et terreur cessent d'être efficaces. À ce stade, l'esclave fourbu doit disparaître, sous peine de ralentir les chaînes de production, et cette disparition incombe précisément aux "transports noirs" ».¹

Les premières sélections interviennent à l'hiver 1941-1942 et 1 600 femmes sont mises à mort par gaz à Bernburg, près de Dessau. « Elles étaient parties en camion après avoir été sélectionnées par une "commission de médecins". Les camions revinrent à l'entrepôt le lendemain avec leurs vêtements, leurs numéros matricules, des dentiers, une béquille, un appareil de prothèse. Dans un ourlet de robe un bout de papier: "On nous a emmenées à Dessau, nous devons nous déshabiller. Adieu" ».²

Au cours des années 1943 et 1944, environ 60 transports sont recensés à destination du centre d'euthanasie d'Hartheim près de Linz, soit un peu plus de 2 par mois. Dans les derniers jours de janvier 1944, un énorme « transport noir » précède l'arrivée de France du transport des 27 000. Pour sélectionner les victimes, la SS et les *Aufseherinnen* se livrent à une véritable chasse à travers le camp.³

Certains transports sont envoyés vers d'autres destinations que Linz, comme celui de 800 femmes pour Lublin-Majdanek en janvier 1944, ou ceux de Juives et Tziganes pour Auschwitz, ou encore ceux de Rechlin pour Bergen-Belsen. « Le but est de débarrasser Ravensbrück d'un matériel humain jugé excédentaire ».⁴ Le dernier a lieu en novembre 1944 et compte 120 personnes.

Chaque fois qu'un convoi part, les effets des victimes reviennent à Ravensbrück ce qui permet aux détenues travaillant à l'habillement de signaler les mises à mort à leurs camarades.

D'autres techniques de mise à mort sont également pratiquées. En 1942 des piqûres mortelles de pétrole ou d'Evipan⁵ sont administrées au *Revier* de Ravensbrück à des détenues (Zdenka Nedvedova-Nedjedla, prisonnière tchèque de la Résistance, docteur en médecine parle de piqûre d'Evipan, le Dr Rosenthal, médecin SS, parle de piqûre de pétrole). Dans les deux

cas la piqûre est faite par Hertha Oberhauser.⁶ Le 15 janvier 1945, *Schwester Martha*⁷, avant l'ouverture du *Jugendlager*, teste l'effet d'une poudre blanche « pour aider les insomniaques », qui ne s'éveilleront plus jamais... Cette poudre sera utilisée aussi au *Revier* d'Uckermark.

Exécutions par armes et empoisonnement

L'endroit choisi pour les exécutions (voir plan) est redoutable. Ce n'est pas un lieu de circulation, mais des détenues y sont parfois envoyées en corvée et apprennent ainsi la vérité sur les mises à mort. Certaines condamnées attendent leur exécution plus de trois ans. Le 5 janvier 1945, 160 Polonaiss puis des Russes sont fusillés pour sabotage, ainsi que des parachutistes (4 Françaises, 3 Anglaises), prises dans des opérations combinées avec la Résistance en France en 1942.

Des exécutions ont parfois lieu pendant l'appel du soir à l'intérieur d'une enceinte où se trouvaient les fours crématoires car, à Ravensbrück, les exécutions ne sont pas publiques, mais se pratiquent à l'abri des regards. Fin 1944, certains officiers allemands, impliqués dans le complot contre Hitler, sont détenus au Bunker de Ravensbrück avant leur exécution.

D'autres exécutions, par fusillade ou poison, sont destinées à accélérer le rythme des mises à mort en attendant la fin de la construction en cours d'une chambre à gaz, à proximité du crématoire.

Un peu plus tôt (en décembre 1944), un second four crématoire entre en action et tous les deux fonctionnent sans interruption, 24 heures sur 24, sans toutefois parvenir à brûler tous les cadavres, dont un certain nombre est envoyé vers d'autres installations de crémation extérieures au camp.

Uckermark

Construit pour recevoir de jeunes délinquantes allemandes, ce camp est connu sous le nom de *Jugendlager* (camp de jeunesse). Il est fermé à l'automne 1944 et devient alors, non un centre de mise à mort (aucun moyen de pratiquer des assassinats collectifs n'y est prévu), mais un relais dans le processus de mise à mort et est désigné sous le nom d'Uckermark.

Il entre en service en décembre 1944. Les femmes sélectionnées y sont envoyées: sans lit, sans eau, privées de leurs vêtements, réduites à des rations infimes de nourriture, obligées de passer la journée entière en plein air, condamnées à une mort certaine.

1. *Ravensbrück*, Tillion, Germaine, *op. cit.*, p. 156.

2. *Ravensbrück*, Tillion, Germaine, *op. cit.*, p. 157.

3. *Ravensbrück*, Tillion, Germaine, *op. cit.*, p. 44.

4. *Ravensbrück*, Tillion, Germaine, *op. cit.*, p. 158.

5. Puissant anesthésique qui administré à forte dose entraîne la mort.

6. *Ravensbrück*, Tillion, Germaine, *op. cit.*, p. 197.

7. Le terme *Schwester* est employé pour désigner les auxiliaires médicales femmes.

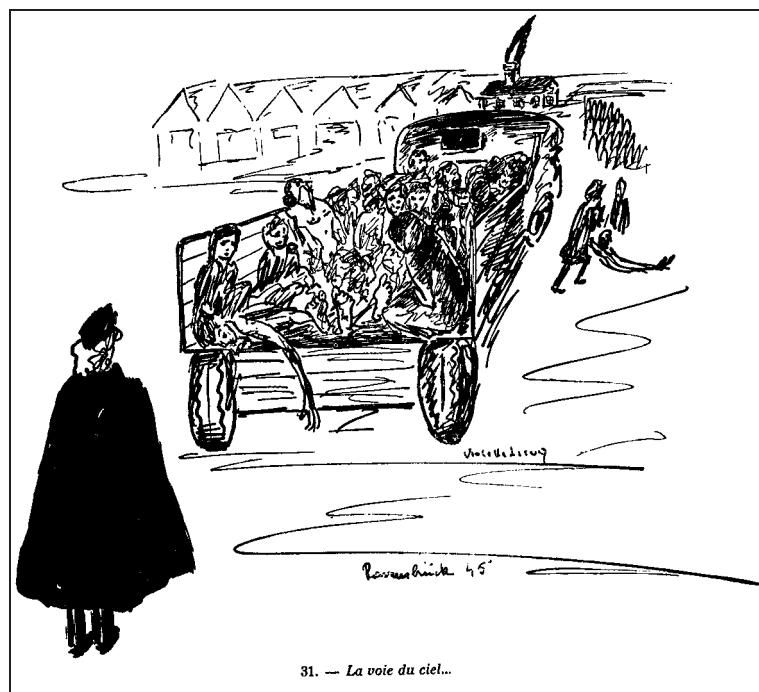
Après l'entrée en service de la chambre à gaz, la mise à mort par gaz a servi quotidiennement à l'accélération du processus d'élimination des bouches inutiles. Et pourtant, de ce *Jugendlager*, antichambre de la mort, des femmes sont revenues. Et même du pseudo-*Revier* d'Uckermark, où les empoisonnements sont de règle, il y a des survivantes. Et elles ont témoigné l'incroyable...

Chambre à gaz

La chambre à gaz commence à fonctionner à partir de décembre 1944¹. De nouvelles sélections sont pratiquées plusieurs fois par semaine à destination de cette installation. Un camion attend dans le camp d'être plein pour conduire ses victimes à l'usine de mort.



30. — Sélection pour les gaz. Rameaux 1945...



31. — La voie du ciel...

Sur le registre du camp, les femmes envoyées à la chambre à gaz figurent sous la rubrique « parties pour le camp **Mittwerda** » ou « sana ». Dans les dernières semaines de fonctionnement du camp, au printemps 1945, un rythme de 150 à 160 mises à mort par gaz par jour a été établi lors des procès des responsables du camp de Ravensbrück, et confirmé par les recherches qui ont suivi, sur cette question.

Les femmes empoisonnées ou assommées au *Revier* d'Uckermark portent quant à elles la mention « mort naturelle ».

8 000 femmes environ passent à Uckermark. Quelques-unes parviennent à échapper à leur sort avec le concours de complicités diverses. D'autres, des

Françaises, redescendent au grand camp, le dimanche de Pâques 1^{er} avril, pour la première libération obtenue par la Croix-Rouge internationale².

Femmes enceintes et nouveaux nés

En 1942, les femmes enceintes sont avortées au *Revier*, jusqu'à 8 mois de grossesse, et les nouveaux nés sont « étouffés ou noyés dans un seau devant la mère... »³ Avec l'approche du désastre final, la décision est prise en 1944 de les laisser vivre, mais rien n'est prévu pour les accueillir, jusqu'à la création en septembre 1944 de la *Kinderzimmer* dans une petite salle du *Block* de malades n° 11.

Les moyens ridiculement sommaires et insuffisants pour ces nouveaux-nés qui nécessitent des soins constants, leur font rapidement prendre l'aspect de petits vieux. Quelques détenues sont désignées comme infirmières à la *Kinderzimmer* et tentent l'impossible pour sauver ces enfants, en faisant appel à la solidarité des femmes du camp, cependant insuffisante pour leur permettre de survivre plus de 2 ou 3 mois⁴.

À partir de janvier 1945, le *Block* 32 est aménagé pour l'accueil des mères et des nourrissons. En février, la plupart des mères sont désignées pour des convois dirigés sur Bergen-Belsen, où très peu survivront.

Selon les études et fonds d'archives consultés, près de 600 naissances sont inscrites au registre du *Revier* de Ravensbrück, parmi lesquels une quarantaine d'enfants ont quitté le camp vivants. Sur les 21 naissances de Français, 2 garçons et une fille purent être sauvés et survécurent.

2. *Les Françaises à Ravensbrück*, op. cit., p. 24.

3. *Ravensbrück*, Tillion, Germaine, op. cit., p. 127.

4. Voir à ce sujet : Chombart de Lauwe, Marie Jo, *Toute une vie de résistance*, POP'COM-FNDIRP, Paris 2002 (réédition), p. 111.

Expérimentations

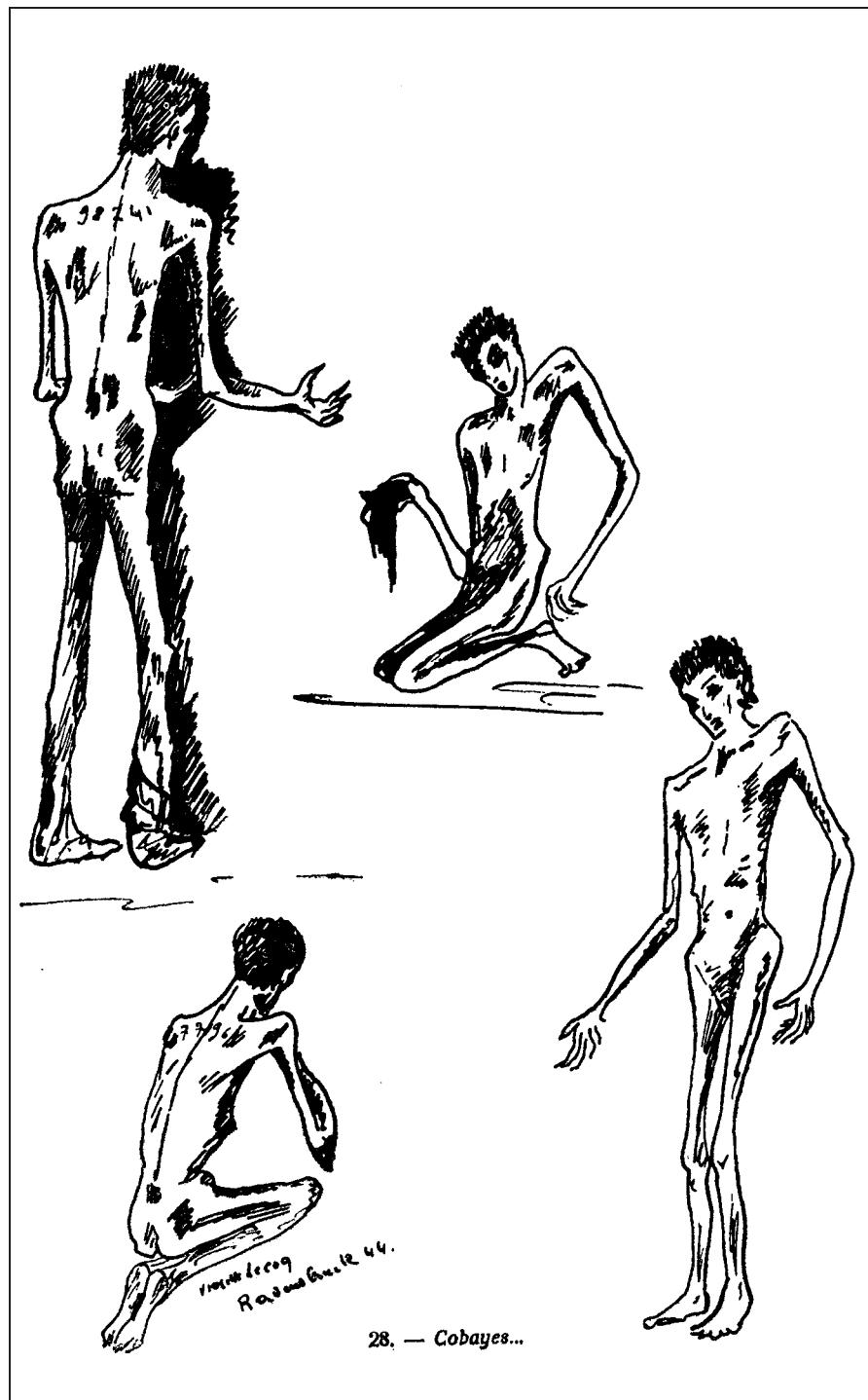
L'utilisation à Ravensbrück des prisonnières comme cobayes pour des expérimentations de vivisection date de l'année 1942.

Au mois d'août, 75 jeunes femmes ou jeunes filles, presque toutes polonaises, subissent différents « traitements » des jambes (infection par staphylocoques, gangrène gazeuse, tétanos et prélèvements importants d'os, de muscles et de nerfs). Ces expériences pseudo-médicales, qui restent à jamais une honte pour les membres du corps médical allemand qui en sont responsables ou informés, sont dirigées par le professeur Gebhardt, professeur d'orthopédie chirurgicale à l'université de Berlin, et font l'objet de communications à l'Académie de médecine.

Les survivantes de ces expérimentations appelées *Kaninchen* (petits lapins) se repèrent par leur béquilles visibles dans les allées du camp ; la plus jeune a 14 ans. Après plusieurs interventions (fin 1942-1943) elles refusent une nouvelle opération le 15 août 1943, sont finalement emmenées de force et opérées sans asepsie ! La solidarité du camp permet aux dernières survivantes promises à une mort certaine d'échapper à leur bourreau.

Divers témoignages attestent la présence d'enfants au camp de Ravensbrück dès 1942. La mortalité des enfants séparés de leur famille est terrible. À la fin 1944, les Allemands évacuent plusieurs camps sous la pression des forces soviétiques. Le nombre d'enfants s'accroît et les détenues qui, grâce à des camarades des bureaux et du *Revier*, essaient de les dénombrer pour leur faire un cadeau de Noël calculent qu'ils sont environ 500, formant une petite horde sauvage et abandonnée. Une solidarité s'organise pour tenter de les entourer un peu (vastes collectes parmi celles qui reçoivent des colis). Ils ne sont pas épargnés par les sélections et les transports de la mort.

Mais les nazis vont encore plus loin en faisant pratiquer des stérilisations sur des femmes, des hommes et des enfants tziganes. Les plus jeunes n'avaient que 8 ans. La stérilisation est obtenue par injection d'un liquide stérilisant dans l'utérus et jusque dans les trompes. À la libération, il ne reste plus trace des victimes. L'implacable volonté de destruction des nazis les fait disparaître soit par envoi à Bergen-



28. — Cobayes...

Belsen, où la plupart meurt, soit dans la chambre à gaz de Ravensbrück.

Bilan

Au stade actuel des recherches, le nombre total de morts à Ravensbrück, quelle qu'en soit la cause, est de façon certaine supérieur à 30 000 et, selon les hypothèses retenues sur les détenues assassinées et non enregistrées, les exécutions camouflées, enfin les marches de la mort du camp et des *Kommandos* évacués en avril 1945, situé autour de 70 000.

Les coupables de ces crimes sont jugés par les autorités d'occupation, sous juridiction britannique à Hambourg en décembre 1946 et janvier 1947, sous juridiction française ultérieurement à Rastatt.

Clandestinité – Résistance – Solidarité

Il existe à Ravensbrück des réseaux complexes d'affinités sociales ou politiques qui tentent d'instaurer certaines solidarités selon des règles pas toujours compréhensibles.

Si le choix du personnel médical ne soulève *a priori* aucune contestation, il n'en va pas toujours de même pour le personnel administratif. La puissance de ces *Prominenten* est limitée et le vrai pouvoir reste aux mains des SS. Leur action souterraine vise à secourir celles qui courrent le plus de risques, en envoyant les détenues menacées d'exécution dans un *Kommando* lointain, en éloignant du *Revier* les malades qui tiennent encore debout pour leur éviter une sélection, etc.

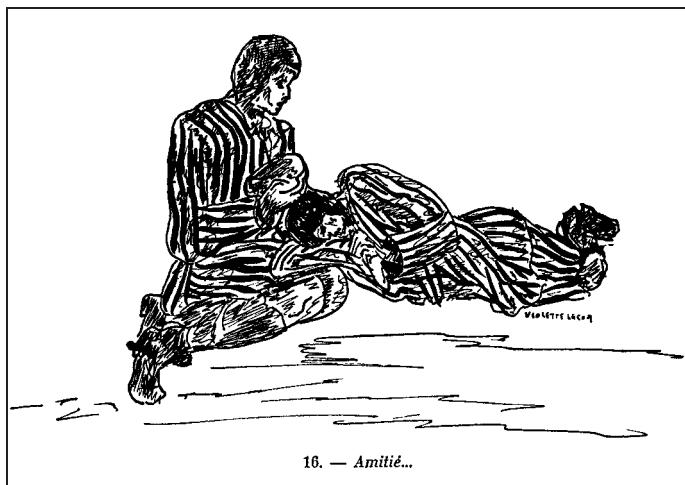
Il n'existe pas dans le camp d'organisation structurée de la Résistance, avec une direction clandestine de coordination. Des contacts individuels entre femmes se faisant mutuellement confiance peuvent aboutir à placer quelques déportées politiques à la cuisine, au vestiaire, au magasin de chaussures, au service du travail, au *Revier* et jusque dans la police du camp où, à partir de 1943, des détenues politiques supplantent les « triangles verts » et les « triangles noirs ».

Mais les efforts de cette organisation, conjugués à tous les autres, sont bien incapables de soulager ni même de connaître les détresses de quelque 30 000 détenues. Outre l'indigence des moyens et la faiblesse des ressources, qui obligent à faire des choix déchirants, le brassage permanent de la population, provoqué par les déménagements fréquents de *Block* ou les départs pour des *Kommmandos* d'autres camps ou d'entreprises, ne favorise pas la permanence des contacts ni le suivi des situations.

Ne pas contribuer à l'effort de guerre allemand constitue néanmoins pour la plupart des détenues, politiques et résistantes surtout, l'objectif quotidien, même si après l'isolement dans les prisons et les cachots le travail peut jouer un rôle restructurant. L'imagination est sans limite pour parvenir à ralentir ou saboter la production sans se faire prendre, car la mort est au bout. « Essayer d'être intelligemment imbéciles et maladroites, telle pourrait se résumer la méthode en général. »¹

Libération

Le 2 avril des camions de la Croix-Rouge internationale emmènent vers la Suisse les 300 premières Françaises libérées. Le 17, les dernières Françaises sont évacuées vers la Suède, de même que les Norvégiennes, les Danoises, les Hollandaises et 4 000 Polonaises. Les dernières détenues sont mises



en route vers l'Ouest, à l'exception des grandes malades soignées au camp par des médecins, des infirmières, des volontaires comme Marie-Claude Vaillant-Couturier, sous la direction d'Antonia Nikiforova, médecin de l'Armée soviétique.

Le 30 avril, les premiers soldats de l'Armée Rouge entrent à Ravensbrück, mettant fin à l'histoire du principal camp de femmes du système concentrationnaire nazi.

Après

La libération des détenues n'a pas lieu à la même date pour toutes ; cela dépend de la situation du camp où elles se trouvent par rapport à l'avance des armées alliées : certaines font partie de convois d'échanges, sous les auspices de la Croix-Rouge internationale, les premiers intervenant par la Suisse en avril 1945, d'autres par la Suède lorsque la route de la Suisse a été coupée par le Front. D'autres réussissent à s'échapper pendant l'évacuation des camps qui, les derniers temps, se fait à pied, sous la garde des SS. D'autres enfin sont libérées dans le camp même.

Pour les détenues, le retour à la liberté s'accompagne d'une confrontation inéluctable entre le monde apocalyptique d'où elles émergent telles des revenantes et la réalité d'un monde « normal » devenu étranger. « La réadaptation se fait souvent dans l'affrontement indigné avec le monde retrouvé. »²

La libération est pour beaucoup comme le dernier abandon de leurs camarades mortes.

Germaine Tillion dans *Voix et visage* n° 7, de mars 1947, fait ressortir l'aspect dérisoire que pouvait prendre la confrontation entre ces deux mondes : « Le procès de Hambourg est terminé (*procès des responsables de Ravensbrück*). Il n'a intéressé personne et cela se comprend. « Que nous » et cela se comprend aussi. (...) Pour chaque agonie, il y a eu une collaboration de plusieurs assassins (...). Vous vous souvenez de Claire ?

1. *Ravensbrück*, Tillion, Germaine, *op. cit.*

2. *Les Françaises à Ravensbrück*, *op. cit.*, p. 305.

Elle a d'abord été cruellement mordue par un chien. Qui a lancé ce chien sur elle ? Nous ne savons pas, mais c'est le premier assassin de Claire. Ensuite elle a été au *Revier* où l'on a refusé de la soigner. Qui a refusé de l'admettre ? Nous ne savons pas (probablement Marshall). Mais c'est le second assassin. Ses morsures ne se sont pas cicatrisées et, à cause d'elles, elle a été envoyée au *Jugendlager*. Qui l'a envoyée au *Jugendlager* ? Nous ne le savons pas (probablement Pflaum ou Winkelman). C'est le troisième assassin. Lorsqu'elle a été dans les rangs de la fatale colonne, qui l'a empêchée de fuir ? Une *Aufseherin* ? Une *Lagerpolizei* ? peut-être les deux. Peut-être Von Skine, peut-être Beossel. Quatrième assassinat. Au *Jugendlager*, elle a refusé d'avaler le poison que lui a donné Salveguart qui à l'aide de Kilcher, l'a assommée à coups de bâton et enfin l'a tuée.

C'est une seule femme (...) une seule agonie (...). Et pour chacune (...) les mêmes assassins ou d'autres semblables. Car chaque femme morte a été tuée et retrouée. Nous savons bien nous qui avons vu mourir tant de femmes, que chaque agonie a été un grand drame douloureux, très long, très douloureux. Une lente descente dans la nuit, où chaque marche fait mal, dans la pire misère physique, la pire misère morale, la pire solitude. Nous savons que chaque agonie a été individuelle... Cent mille fois (...) Le problème principal est peut-être celui de la réconciliation avec le genre humain (...)

Derrière l'escalier de service sans ascenseur, derrière le ton agacé d'une "dame" que la serveuse de restaurant fait attendre, derrière les airs supérieurs d'un bureaucrate qui vous refuse un emploi ou qui vous fait attendre debout, surgissait un univers où le mépris est roi, où l'idée de "supériorité" aboutit à des agonies d'enfants. »



Vue du crématoire et de la prison du camp de Ravensbrück. On aperçoit le rouleau de pierre auquel étaient atelées les femmes.



Vue d'une partie du mur d'enceinte de Ravensbrück devenu en 1959 le mur des nations (le camp de détention est situé de l'autre côté du mur).

SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES ET DOCUMENTAIRES

- *Les Françaises à Ravensbrück*, par l'amicale de Ravensbrück et l'association des déportées et internées de la Résistance, Paris, Gallimard, 1965, réédité en 1987.
- *Ravensbrück*, Tillion, Germaine, Seuil, Coll. Points Histoire, Paris, 1997. (Nouvelle édition du précédent, dans la Coll. L'Histoire immédiate, Paris, 1973).
- *Der Lagerkomplex des KZ Ravensbrück. Studien über Terror, Zwangsarbeit und Vernichtung*, Strelbel, Bernhard, phil.Diss, Hannover, 2001.
- *Toute une vie de résistance*, Chombart de Lauwe, Marie Jo, POP'COM-FNDIRP, Paris, 2002. (Réédition).
- *Les déportées de Ravensbrück*, mémoire de maîtrise d'histoire contemporaine, Lepesqueux, Julie, Université de Caen U.F.R d'Histoire, sous la direction de Jean Quellien, octobre 2001.
- *Mauthausen – Les exterminations par gaz à Ravensbrück*, Postel-Vinay, Anise, *Les exterminations par gaz à Härteim, Mauthausen et Gusen*, Choumoff, Pierre, Serge, Paris, 1988. Amicale des déportés et familles de disparus du camp de concentration de Mauthausen, Seuil (Extrait non vendu).
- *Entre parenthèses, De Colombelles (Calvados) à Mauthausen (Autriche) 1943-1945*, Guillemot, Gisèle, L'Harmattan, 2001.
- *Le système concentrationnaire nazi 1933-1945* Wormser-Migot, Olga, PUF, Paris, 1968.
- *La déportation, le système concentrationnaire nazi*, ouvrage publié sous la direction de François Bédarida et Laurent Gervereau, Paris, BDIC, 1995.
- *Enzyklopädie des Nationalsozialismus*, Deutscher Taschenbuch Verlag, 1947, 4^e édition, 2001.

DISPONIBLE IMMÉDIATEMENT : UNE EXPOSITION CLÉ EN MAIN

Le projet est déjà ancien.

Souvent sollicitée par des collectifs scolaires, des associations de parents d'élèves, des collectivités territoriales ou des associations qui recherchent des fonds photographiques et documentaires pour organiser une exposition sur le thème de la déportation, la Fondation a estimé qu'elle ne pouvait rester sans réponse et renvoyer ses interlocuteurs vers d'autres organismes.

Dans cet esprit, avec le soutien du ministère de la Défense (DMPA), elle a réalisé et produit en 40 exemplaires identiques, une exposition qui est désormais à votre disposition et peut être cédée selon 2 procédures possibles : achat définitif de la valise ou location pour une durée déterminée.

Cette exposition se présente sous la **forme** de 40 modules de $0,80 \times 0,60$ m imprimés dans le plastique, et comportant textes et images (photos légendées ou dessins de déportés). Chaque module porte un numéro repère qui facilite la mise place dans le bon ordre. L'usage de collant double face est recommandé comme mode de fixation. Attention, certains modules sont indissociables (cas des modules repères chronologiques).

Quant au **fond**, l'exposition est articulée en deux parties :

1^{re} partie :

11 modules visent à replacer la déportation dans le contexte historique et idéologique du nazisme et donnent des repères chronologiques. 5 modules à ne pas dissocier sont conçus comme une sorte d'échelle du temps couvrant la période 1920 à 1945, et développant quatre bandeaux horizontaux évoquant successivement, du bandeau supérieur vers le bandeau inférieur :

- L'Allemagne (que s'y passe-t-il ?),
- Le système concentrationnaire (développement et implantations),
- Le génocide sous la légende suivante : « De la suppression des vies inutiles à la destruction des Juifs d'Europe »,
- Enfin, le dernier sous le titre : « Et pendant ce temps-là en France » évoque sommairement les événements survenus en France, en rapport avec la déportation.

Les autres modules de cette partie comportent 3 cartes présentant l'extension du Reich en Europe, l'implantation des camps de concentration dans le Reich et les territoires occupés, enfin la fermeture de la tenaille alliée sur le Reich.

Quelques informations générales sur le nazisme et le système concentrationnaire sont données sur les 4 autres modules de cette première partie.

2^e partie :

Toute la deuxième partie de l'exposition est consacrée à l'évocation de la déportation telles que l'on décrite les

survivants. Chaque module ou parfois groupe de 2 ou 3 modules, aborde un aspect particulier (arrivée, faim, froid, travail, sélections, *Revier*, *Block*, etc.) de la vie concentrationnaire, avec des photos ou dessins à l'appui de citations empruntées aux écrits ou témoignages des déportés, toujours identifiés par leur camp et leur numéro matricule.

Attention toutefois : cette exposition est à considérer comme « un matériau de sensibilisation » destiné à être précédé ou suivi d'informations plus larges et de débats. Elle ne prétend nullement être une « encyclopédie de la déportation ».

Modalités pratiques :

Coût : achat définitif – 1 000 €.

Location : 15 € par semaine (frais d'expédition en sus). Un chèque de caution de 1 000 € (non endossé sauf si l'exposition n'est pas restituée ou est détériorée) est en outre demandé.

Les demandeurs potentiels peuvent préalablement consulter l'exposition avant de la demander.

Conditionnement : Les modules sont répartis dans deux valises cartonnées, de $0,85 \text{ m} \times 0,60 \text{ m} \times 0,10 \text{ m}$, équipée d'une poignée de transport (un peu encombrant pour se promener dans le métro, mais aisément casable dans un coffre de voiture).

Une courte note d'emploi est jointe.

La déportation dans les camps nazis

Comment parler de la déportation ?...Tout était pire que ce que nous pouvions raconter, ces mots ne rendent qu'une partie de la réalité. Ils ne rendent pas compte de la durée du temps écoulé car dans les camps les plus durs on se demandait chaque soir si on aurait la force de revivre le lendemain. (...) Les mots peuvent-ils réellement montrer l'inconcevable ? Pourtant il nous faut témoigner et témoigner encore."

Marie-Claude Villain-Couturier 47987
Ravensbrück

"Nous pouvions percevoir, de nos propres yeux, la signification profonde de l'être humain : ils arrivaient là, hommes, femmes, enfants, tous innocents... disparaissaient soudain... et le monde était muet ! Nous nous sentions abandonnés. Du monde, de l'humanité. Et c'est précisément dans ces circonstances que nous comprenons mieux ce que représente la possibilité de survivre. Car nous mesurons le prix infini de la vie humaine.

Et nous étions convaincus que l'espoir demeure en l'homme aussi longtemps qu'il vit. Il ne faut jamais, tant qu'on vit, abdiquer l'espoir.

Et c'est ainsi que nous avons lutte dans notre vie si dure, de jour en jour, de semaine en semaine, de mois en mois, d'année en année. Avec l'espoir que nous redécouvrirons peut-être, contre tout espoir, à échapper à cet enfer.

Filip Müller 29336
Auschwitz II - Birkenau

Le module 12 ci-dessus introduit la 2^e partie.

LES LIVRES

À l'occasion de la publication de notre dossier Ravensbrück, *Mémoire Vivante* recommande la lecture des ouvrages suivants à ses lecteurs et à toute personne intéressée par une réflexion et une meilleure connaissance de l'histoire de la Déportation :

Les Françaises à Ravensbrück,

par l'Amicale de Ravensbrück et l'Association des Déportées et Internées de la Résistance.

Ce livre est le fruit d'un travail collectif de déportées. Il témoigne de ce que fut la vie et la lutte acharnée de ces femmes de Ravensbrück pour échapper à la destruction, et donne un éclairage nécessaire sur l'inavaisemblable machine à broyer conçue et mise en pratique avec des raffinements infinis ou dans l'improvisation la plus totale, par « des hommes ordinaires ».

Gallimard, 1965, 350 p. Prix : 21,40 €, port en sus.



Ravensbrück,

de Germaine Tillion.

Le livre nous introduit au cœur de la déportation des femmes avec le regard extérieur et interrogateur de quelqu'un qui veut comprendre et savoir si tout cela est bien réel. L'auteur, déportée, ethnologue, spécialiste de l'Afrique arabo-berbère, ancien directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, nous fait partager toutes ses interrogations et nous livre ses réflexions sur la spécificité du crime nazi. Un livre d'une grande richesse et d'une grande élévation de pensée.

Le Seuil, coll. Points Histoire, 1997, 544 p. Prix : 9,45 €, port en sus.



Toute une vie de résistance,

de Marie José Chombart de Lauwe.

Ce livre retrace le parcours d'une jeune étudiante qui se destine à la médecine mais que son engagement à 17 ans dans la Résistance, brutalement interrompu par la trahison d'un mouchard, entraîne, avec sa mère, après de long mois de prison, dans le monde hallucinant des camps de concentration du Reich hitlérien (de Ravensbrück et Mauthausen en l'occurrence. Son père est également arrêté et déporté au camp de Buchenwald où il décède en 1944). Le livre est enrichi des réflexions personnelles que les années, la vie ultérieure et le recul ont inspiré à l'auteur.

POP'COM FNDIRP, 2002. Prix : 17 € port compris.



Entre parenthèses De Colombelles (Calvados) à Mauthausen (Autriche) 1943-1945,

par Gisèle Guillemot.

Un caractère et une volonté d'acier derrière ce petit bout de femme qui nous fait revivre son itinéraire de militante communiste, de résistante, puis de prisonnière et enfin de déportée, avec une stupéfiante lucidité et un regard aussi critique sur elle-même, ses jugements et ses réactions que sur ses compagnes, ses geôliers ou ses bourreaux. Le prix littéraire de la Résistance 2002 décerné n'est pas usurpé, tant on vole d'une page à l'autre avec régal sur un sujet qui ne prête pourtant ni à la plaisanterie ni à la rêverie romantique.

L'Harmattan, Coll. Mémoires du XX^e siècle, 2001. Prix : 23 € port compris.



Mémoire Vivante recommande par ailleurs la lecture des ouvrages de **Francine Christophe**, déportée tout enfant (elle avait 10 ans !) et rescapée de la Shoah, qui donne une vision peu habituelle du monde concentrationnaire : celle de l'enfance innocente brutalement projetée dans la réalité d'un monde implacable, de souffrance et de cruauté.

Une Petite Fille Privilégiée (L'Harmattan, 1997), adaptée au théâtre par l'auteur et Philippe Ogouz (L'Harmattan, 2000), et ***Souvenirs en Marge*** (L'Harmattan, 2002).

Puis elle raconte sa réadaptation, à l'âge de 12 ans à la vie et à l'amour, sans toutefois jamais rien oublier et réalise aussi l'importance du témoignage tant pour l'Histoire que pour la formation des consciences de demain. C'est alors : ***Après les camps, la vie***. Prix : 13,75 € port compris.

Elle qui rêvait d'être comédienne livre à la postérité un recueil de poèmes émouvants et d'une grande pureté, en forme de « comptines presque enfantines ou de drames en peu de vers » : ***La photo déchirée et autres poèmes***. Prix : 10 € port compris.



Tous ces ouvrages peuvent être commandés à la Fondation.

CAMPAGNE DE SOUSCRIPTION

Le Livre Mémorial des déportés de France, victimes de mesures de répression, dont les travaux ont été lancés en 1996 par la Fondation pour la Mémoire de la Déportation, va voir le jour. La sortie éditeur est prévue pour la fin du premier trimestre 2004.

Ce projet a pu être mené à terme grâce à l'appui du **ministère de la Défense (Direction de la mémoire, du patrimoine et des archives)**, du **Secrétariat d'Etat aux anciens Combattants**, du ministère de la Culture et de la Communication (Direction des Archives de France), du ministère de l'**Education nationale**, du ministère des **Transports**, de l'**Université de Caen Basse-Normandie (CRHQ)**. Il a bénéficié de fonds européens accordés par la **Commission Européenne**, du concours de l'**Office National des Anciens Combattants** et des Offices départementaux, de toutes les **fédérations, associations, amicales, des déportés eux-mêmes et de leur famille**, du concours de la **Mairie de Fontenay-sous-Bois**.

C'est un événement, pour la connaissance de la Déportation. Plus de cinq cents transports passés au crible, des dizaine de milliers de noms croisés et recroisés avec les archives, les associations, les familles, un travail de recherche patient et rigoureux, de nombreuses synthèses rédigées tantôt par des déportés, tantôt par les membres du groupe de travail, bref un ouvrage de référence que tous les déportés résistants ou politiques et leurs descendants auront à cœur, nous l'espérons, d'accueillir et de faire connaître.

Histoire et Mémoire s'y rencontrent.

Présenté en quatre tomes toileés, pour un volume global de près de six mille pages, d'un maniement simple grâce à ses nombreux index et sommaires, il vous est proposé pour un montant souscripteur de 100 €.

Le prix public de vente sera de 160 €.

Si vous souhaitez acquérir cette collection en tant que souscripteur, nous vous remercions de bien vouloir adresser, **avant le 31 décembre 2003**, votre commande et votre titre de paiement à :

**FONDATION POUR LA MÉMOIRE DE LA DÉPORTATION,
30 boulevard des Invalides, 75007 PARIS**

obligatoirement accompagné du présent bulletin, après avoir soigneusement complété la partie ci après :



Je, soussigné,

Nom, prénom :

Commande **collection(s) complète(s) (4 tomes) du Livre Mémorial réalisé par la**

Fondation pour la Mémoire de la Déportation au prix de 100 € la collection.

que je désire recevoir à (adresse d'envoi complète en majuscules d'imprimerie) :

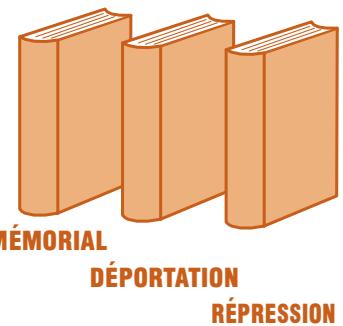
N° et rue

Code postal **Ville**

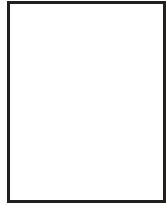
Pays

**Je joins à la commande un chèque [bancaire d'un montant de €
[postal]**

Signature (obligatoire)



Le Bulletin de la FONDATION pour la MÉMOIRE de la DÉPORTATION



BULLETIN D'ABONNEMENT «MÉMOIRE VIVANTE»

Si vous souhaitez vous abonner à la revue «MÉMOIRE VIVANTE», nous vous invitons à nous retourner le formulaire au verso (Fondation pour la Mémoire de la Déportation – 30, boulevard des Invalides 75007 PARIS) accompagné d'un chèque bancaire ou postal de 8 euros.

(VOIR AU VERSO)

1^{er} abonnement ou réabonnement si oui, N° d'abonné: _____

Madame, Monsieur _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

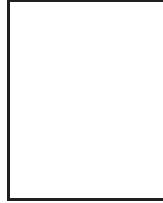
Prix pour 1 an : 8 euros.

Mode de règlement: Par chèque bancaire ou postal à l'ordre de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation

CCP : 1 950 023 W PARIS

Dons et legs

à la FONDATION pour la MÉMOIRE de la DÉPORTATION



Les dons et legs peuvent recevoir une affectation précise

Si vous voulez apporter votre soutien à la Fondation pour la Mémoire de la Déportation, vous pouvez l'aider par des dons et des legs.

Les legs sont exonérés de tout droit de succession et des taxes habituelles.

Les dons ouvrent droit à une réduction d'impôt sur le revenu (50 % de leur montant dans la limite de 6 % du revenu imposable).

Ils font l'objet de l'émission d'un reçu établi par la Fondation.

(VOIR AU VERSO)

Madame, Monsieur _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Déclare faire : un don de _____

Autre : _____

Pour (1) Dotation Actions

Par Chèque bancaire Chèque postal

(1) Rayer la mention inutile.



MÉMORIAL
DÉPORTATION
RÉPRESSION

